

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger
Band: 3 (1870)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

J. C. MÖRIKOFER. — ULRICH ZWINGLI, D'APRÈS LES SOURCES AUTHENTIQUES ¹.

Plusieurs biographies de Zwingli avaient déjà paru, mais jamais, à notre connaissance, la vie du grand réformateur de la Suisse n'avait revêtu une forme aussi complète. Le lecteur possédant une connaissance suffisante de la langue allemande trouvera désormais, dans ces deux volumes, toutes les ressources nécessaires pour se faire une idée exacte de la puissante évolution religieuse dont Zwingli fut un des principaux moteurs. Peut-être, dans les nombreuses citations qui donnent à l'ouvrage une sérieuse valeur et constituent son premier titre à l'intérêt, sera-t-il arrêté quelquefois comme nous l'avons été nous-même, par certaines particularités de langage propre à l'idiome zuricois plus encore qu'à l'allemand du XVI^e siècle. On peut rendre cette justice à l'auteur qu'il a fait son possible pour lever ces difficultés. Néanmoins il n'a pu les faire entièrement disparaître pour les lecteurs de langue française. Cette réserve faite, nous pouvons dire qu'aucune lecture n'est plus digne de l'attention d'un homme sérieux. L'on aurait peine, croyons-nous, à trouver réunis, dans une seule monographie, un plus grand nombre de ces détails positifs et précis sur lesquels se fondent l'histoire des faits et celle des idées. Ce serait entreprendre une tâche difficile que de suivre l'auteur dans sa longue et consciencieuse exposition de la vie du réformateur. Une traduction de la table des matières serait peut-être le meilleur moyen de faire connaître son œuvre. Mais, indépendamment de ce qu'un tel procédé aurait d'aride et de peu attrayant pour nos lecteurs à nous, il offrirait le grand inconvénient d'éveiller leur curiosité sans la satisfaire ;

¹ *Ulrich Zwingli, nach den urkundlichen Quellen*, von J. C. Mörikofer. 1867-1869. — 2 vol. in-8° de 351 et 527 pages.

aussi préférons-nous attirer leur attention sur certains points qui nous ont particulièrement frappé.

Nous mentionnerons d'abord la peinture que l'auteur nous présente des mœurs de la Suisse allemande au moment de la Réformation. Dans le cours du premier volume, après avoir raconté la jeunesse de Zwingli et les divers incidents de son séjour à Glaris et à Einsiedeln, l'auteur s'arrête au moment où le réformateur reçoit l'appel qui doit le fixer à Zurich, et prenant, en quelque sorte, son lecteur par la main, il le fait pénétrer dans la vie zuricoise au commencement du XVI^e siècle. Le chapitre auquel nous faisons allusion nous révèle, d'après des documents originaux, des traits de mœurs singuliers, des scènes étranges, bien propres à faire apprécier le bienfait de la Réformation. Dans toute l'Europe, à cette époque, la corruption était grande ; mais l'absence des rapports fréquents entre les peuples laissait à chaque nation un cachet particulier qu'elle conservait jusque dans ses désordres. « Zurich, disait Bullinger, l'ami de Zwingli, était, avant la prédication de l'Evangile, ce qu'avait été Corinthe parmi les cités de la Grèce. » — Oui, mais c'était une Corinthe du moyen âge, au sein de laquelle la corruption prenait un aspect de sauvagerie des plus bizarres. Il faut, pour s'en faire une idée, lire dans l'ouvrage de M. Mörikofer, le récit d'une nuit du premier janvier ; l'on voit des jeunes gens appartenant aux meilleures tribus de la bourgeoisie, gentilshommes pour la plupart, quelques-uns mariés et pères de famille, se former en bandes nombreuses et joyeuses, pénétrer de vive force dans les divers couvents de femmes de la ville, et s'y livrer à des excès de diverse nature, à des espiègleries grossières, dont la brutalité révolterait aujourd'hui les classes les plus humbles, et tout cela, semble-t-il, sans rencontrer aucune répression, sans encourir aucune sérieuse pénalité.

En face de ce relâchement et de ce désordre, l'on est mieux placé pour mesurer les progrès accomplis sous l'influence de l'Evangile, et le deuxième volume de M. Mörikofer nous permet de le faire en nous offrant le tableau de la discipline, ferme et modérée tout à la fois, à laquelle Zwingli sut graduellement plier les mœurs de ses compatriotes. Au premier abord, cette dernière offre plusieurs traits de ressemblance avec la discipline calviniste. Mais après un examen attentif des textes, l'on ne tarde pas à se convaincre qu'elle en diffère par un esprit moins judaïque et plus humain.

Ces résultats ne sont pas les moins importants auxquels le livre que nous annonçons nous fasse arriver. Les chapitres concernant le

colloque de Marburg et ses suites mettent dans une pleine évidence l'élévation d'esprit du réformateur zuricois, la largeur de ses vues et la grandeur de son âme. L'auteur ne se borne pas à faire parler les faits à leur date. Il revient, à la fin de son œuvre, sur ce point capital. Après avoir fait de Luther un éloge bien senti, il nous montre dans Zwingli un esprit *moderne*, dans le meilleur et le plus noble sens du mot ; il relève surtout un des caractères distinctifs de son génie, le sens historique. Cette compréhension des évolutions de l'esprit humain, complètement ignorée du moyen-âge et même de Luther, Zwingli la possède au plus haut degré : il ne pense point que l'antiquité païenne soit exclue des plans de Dieu pour le salut de l'humanité ; il aime à suivre, dans les destinées de son peuple, l'action de la providence divine ; il élève enfin, d'une main ferme, le drapeau de la liberté chrétienne.

Après avoir donné à ces considérations une place digne de leur importance, M. Mörikoffter termine son étude en examinant ce qui, dans l'œuvre de Zwingli, constitue l'élément permanent et actuel, en étudiant l'influence du réformateur sur le développement de la Suisse républicaine, ainsi que sur la culture intellectuelle du peuple qui lui donna le jour. Ces réflexions ajoutent infiniment à la valeur intrinsèque de l'œuvre sans rien ôter au mérite qu'elle tire de l'abondance des sources historiques et du bon emploi que l'auteur en a su faire.

D. SCHENKEL. — CHRISTIANISME ET ÉGLISE¹.

Il y a longtemps déjà que nous aurions rendu compte de cet important ouvrage, n'eût été une difficulté qui naît de son importance même et de son mérite : les idées s'y suivent dans un ordre si rigoureux, qu'on peut à peine les séparer les unes des autres.

Appliquée à un livre de cette valeur, l'analyse la plus impartiale sera toujours injuste, en ce sens qu'elle détruit forcément l'enchaînement des pensées, la suite du raisonnement. L'auteur seul pourrait condenser son livre, en donner un résumé qui ne *trahît* pas ses intentions.

L'ouvrage se compose de quatre livres, entre lesquels se répartissent les vingt *méditations* annoncées dans le titre : et ces méditations,

¹ *Christenthum und Kirche im Einklange mit der Culturentwicklung. Zwanzig Betrachtungen von Dr Daniel Schenkel, 1867. — 2 vol. de 650 pages.*

à leur tour, comprennent un certain nombre de paragraphes de quatre ou cinq pages chacun.

Nous allons d'abord donner telle quelle la traduction de la *table des matières*, assez développée, que l'auteur a jointe à son ouvrage; puis nous ferons, aussi fidèlement que nous le pourrons, le résumé du premier livre. Nos lecteurs pourront ainsi s'orienter; ceux qui voudront en savoir davantage devront recourir à l'original et sauront en gros ce qui les attend.

Livre premier. — La religion.

I^{re} MÉDITATION. L'essence de la religion. — 1. Le besoin religieux. — 2. Le fondement éternel. — 3. La source de la religion. — 4. La fausse religion. — 5. La vraie religion.

II^e MÉDITATION. La divinité. — 6. Le besoin de la foi en Dieu. — 7. Les conséquences de l'incrédulité. — 8. Esprit et nature. — 9. L'esprit au-dessus de la nature. — 10. Le Dieu personnel.

III^e MÉDITATION. La révélation et le miracle. — 11. La foi vulgaire (traditionnelle) relativement à la révélation et au miracle. — 12. Le conflit entre la science et la foi. — 13. Les miracles de la magie. — 14. Les miracles de l'esprit. — 15. Les œuvres de l'esprit. — 16. La conception moderne du miracle.

IV^e MÉDITATION. La piété et la moralité. — 17. L'indépendance apparente de la moralité et de la piété. — 18. Influence de la religion de la nature sur la moralité. — 19. Influence des religions de l'esprit sur la moralité. — 20. Dangers moraux de l'irréligion. — 21. L'amour, comme lien de la piété et de la moralité.

Livre II. — La Bible.

V^e MÉDITATION. Les saintes écritures de l'Ancien Testament. — 22. Origine des Ecritures sacrées en général. — 23. Origine divine de la Bible. — 24. Caractère humain du Nouveau Testament. — 25. La Bible, le livre de la religion. — 26. Le caractère des livres bibliques. — 27. Formation du canon.

VI^e MÉDITATION. L'esprit de l'Ancien Testament. — 28. La justice de Dieu. — 29. La sainteté de Dieu. — 30. Le péché de l'homme. — 31. L'expiation par le sacrifice. — 32. La justice supérieure des prophètes. — 33. L'espérance messianique. — 34. Les problèmes moraux de l'Ancien Testament.

VII^e MÉDITATION. Les saintes Ecritures du Nouveau Testament. — 35. La littérature des évangiles. — 36. La crédibilité des récits évan-

géliques. — 37. Le quatrième évangile et les miracles de Jésus. — 38. Les écrits pauliniens. — 39. Les épîtres catholiques. — 40. L'Apocalypse de Jean.

VIII^e MÉDITATION. L'esprit du Nouveau Testament. — 41. L'esprit d'amour dans le Nouveau Testament. — 42. L'esprit de Jésus-Christ. — 43. Le royaume de Dieu dans le Nouveau Testament. — 44. Le caractère unique et incomparable de Jésus. — 45. L'œuvre de Christ dans le Nouveau Testament. — 46. L'idéal du Nouveau Testament et ses altérations (*Trübungen*).

IX^e MÉDITATION. Le bon usage de la Bible. — 47. L'idée de l'univers (*Weltanschauung*) dans la Bible. — 48. Contradictions de l'Ancien Testament et du Nouveau. — 49. Les défenses de la Bible. — 50. Les prescriptions de la Bible. — 51. Les conditions indispensables d'un bon usage de la Bible. — 52. Le bon usage de l'Ancien Testament. — 53. Le bon usage du Nouveau Testament.

Livre III. — Le christianisme dans le passé.

X^e MÉDITATION. Le christianisme de Christ. — 54. La position de Christ par rapport à Dieu. — 55. La position de Christ par rapport au monde. — 56. La fondation (l'œuvre) de Christ dans le monde. — 57. L'esprit moral de l'œuvre de Christ dans le monde. — 58. La foi en la personne de Christ. — 59. L'amour, comme essence du christianisme de Christ. — 60. Le caractère moral du christianisme de Christ.

XI^e MÉDITATION. Le christianisme des apôtres. — 61. Caractère particulier du christianisme des apôtres. — 62. Le prochain retour de Christ. — 63. Caractère du roi céleste. — 64. Etat d'esprit de l'église apostolique. — 65. L'idéal chrétien de l'apôtre Paul. — 66. Influence de l'illusion sur le premier développement du christianisme. — 67. Contradictions et oppositions dans le christianisme apostolique.

XII^e MÉDITATION. Le christianisme des peuples. — 68. Le montanisme. — 69. Le gnosticisme. — 70. Formation du clergé. — 71. Le catholicisme et le monde. — 72. Le miracle du baptême ecclésiastique. — 73. Le miracle de la sainte cène ecclésiastique. — 74. Le christianisme comme religion d'état. — 75. Le christianisme d'état et le christianisme de Christ.

XIII^e MÉDITATION. Le christianisme des prêtres. — 76. Le prêtre. — 77. La domination du clergé. — 78. La papauté. — 79. Pape et empereur. — 80. La théologie ecclésiastique. — 81. La morale

ecclésiastique. — 82. Le péché d'hérésie. — 83. La réforme ecclésiastique.

XIV^e MÉDITATION. Le christianisme des réformateurs. — 84. Signification de la réformation. — 85. L'idée dogmatique de la réformation (*Der reformatorische Glaubensbegriff*). — 86. Retour des réformateurs à la notion ecclésiastique. — 87. L'élément religieux et l'élément moral chez Luther. — 88. Le retour au point de vue dogmatique. — 89. La domination de la théologie dans le protestantisme. — 90. Le retour à la notion sacramentelle. — 91. Luther ; son idée sur le rapport de l'église et de l'état. — 92. Le christianisme d'état dans le protestantisme (*das protestantische Staatskirchentum*).

Livre IV. — Le christianisme dans l'époque actuelle.

XV^e MÉDITATION. La conscience chrétienne moderne. — 93. La liberté religieuse moderne. — 94. La chute des églises d'état. — 95. La conscience catholique moderne. — 96. La confession de foi réformatrice de l'époque actuelle. — 97. La vie chrétienne de l'époque actuelle. — 98. La mission de la théologie moderne.

XVI^e MÉDITATION. L'église contemporaine comme communauté. — 100. La communauté chrétienne primitive. — 101. L'égalité primitive de tous les chrétiens. — 102. Le principe de la communauté et le protestantisme allemand. — 103. L'organisation de la libre communauté protestante locale. — 104. Les conditions d'admission dans la communauté. — 105. La formation des communautés rurales. — 106. Concessions à l'état ecclésiastique actuel.

XVII^e MÉDITATION. La mission du clergé à notre époque. — 107. « Sacré » et « profane. » — 108. Fonction ecclésiastique et don spirituel. — 109. Fonction et service. — 110. Le droit électoral de la communauté. — 111. L'« autorité » divine de la fonction sacerdotale. — 112. Les illusions d'une fausse notion sur ce sujet. — 113. La vocation du clergé de nos jours. — 114. Tâche nouvelle qu'ils ont à remplir.

XVIII^e MÉDITATION. L'église renouvelée et l'état moderne. — 115. L'église libre et l'état libre. — 116. L'état et l'église catholique romaine. — 117. L'état et l'idée protestante de l'état. — 118. L'état, l'église et l'école. — 119. L'état, l'église et la famille. — 120. Le mariage civil. — 121. L'état, l'église et la bienfaisance publique.

XIX^e MÉDITATION. L'église renouvelée et le culte public. — 122. Le service public catholique romain. — 123. Le culte pendant la réformation et la messe. — 124. Le besoin de culte public en nos jours.

— 125. La vraie fête du dimanche. — 126. Le service public d'accord avec le développement de la culture. — 127. Le service public renouvelé et la confession ecclésiastique.

XX^e MÉDITATION. L'église actuelle et la vie morale chrétienne. — 128. Influence de l'église protestante sur la vie de famille et la vie nationale. — 129. L'église protestante traditionnelle et sa position vis-à-vis de la science, de l'art et de l'ordre social. — 130. Le piétisme et la vie sociale chrétienne. — 131. Influence de l'église libre sur la famille et l'état. — 132. Influence de l'église libre sur la culture morale du peuple. — 133. Influence de l'église libre sur le développement de la science. — 134. Influence de l'église libre sur l'art et l'ordre social. — 135. L'église libre et l'union des églises.

Ces cent trente-cinq titres sont comme autant de jalons qui marquent les contours de l'édifice. Nous allons maintenant résumer le premier livre, ou les vingt-un premiers paragraphes, pour faire connaître la tendance de l'ouvrage.

1^o *Le besoin religieux*. — On ne croit plus que la religion soit due à une habile invention des prêtres et des despotes : on comprend qu'elle fait partie de l'être humain. Mais quelques-uns, trouvant qu'elle a fait plus de mal que de bien, grâce aux passions haineuses qu'elle a allumées, se plaisent à espérer qu'elle disparaîtra devant un nouveau progrès accompli par l'humanité, comme les illusions de l'enfance s'en vont avec les années.

Cependant, les occupations terrestres auxquelles l'homme peut se livrer, les plus respectables même, ne suffisent pas à le contenter. Les choses extérieures sont dans une transformation constante : pour elles, vivre, c'est mourir. N'y aurait-il donc rien de fixe, rien de permanent, où puissent finir nos éternelles agitations ?

2^o *Le fondement éternel*. — Sous les phénomènes changeants, nous reconnaissons des lois que nos sens ne nous ont pas révélées, dont la découverte est une œuvre de notre esprit, tandis que ces lois elles-mêmes rendent aussi témoignage à un Esprit. Tout meurt autour de l'homme, tandis que son esprit aspire à des biens permanents. On peut donc considérer le monde extérieur comme le symbole d'un autre monde qui n'apparaît pas, mais qui n'en est pas moins le seul réel, parce qu'il est éternel. Pour se trouver véritablement soi-même, il faut descendre dans son propre esprit, et se rencontrer là avec cet Esprit suprême qui est la raison de toutes choses.

3^o *La source de la religion*. — C'est notre esprit qui forme seul l'unité de notre être au milieu de l'infinie complication de la vie. Mais,

à mesure que nous vivons davantage avec nous-mêmes, que nous nous connaissons mieux, que nous prenons possession des forces spirituelles qui sont en nous, nous comprenons mieux que nous ne sommes pas seuls. L'esprit humain suppose un autre Esprit qui n'ait pas commencé comme nous, et en qui tout soit ordre et harmonie. Plus largement nous ouvrirons les portes de notre sanctuaire intérieur, plus aussi nous comprendrons que nous avons en nous, comme le type de notre personnalité, l'infini, l'absolu, c'est-à-dire que nous sommes de race divine. L'esprit qui fait de nous des personnes, qui seul nous rend responsables, n'est lui-même qu'un rayon provenant d'un foyer de vie infini.

Ce rapport primitif, indissoluble, plongeant dans les profondeurs de l'éternité, entre le fini et l'infini, voilà la source de la religion. Nous sommes religieux dans la mesure où nous nous sentons en communion avec l'Esprit infini.

4° *La fausse religion.* — Les dévots ne l'entendent pas ainsi. Ils appellent impie quiconque ne pratique pas comme eux ou ne croit pas leurs dogmes. Pour nous, est irréligieux quiconque ne sait pas vivre au dedans de lui-même, soit qu'il vive pour ses plaisirs, soit qu'il fasse consister sa religion dans des pratiques extérieures.

5° *La vraie religion.* — celle qui nous fait entendre la voix de l'éternité, c'est avoir de la conscience. (Rom. XIV, 23.) Toute autre autorité est fragile et passagère : la force passe, les traditions finissent par s'écrouler. Sous l'empire seul de la conscience, nous parvenons à être ce que nous voulons être, c'est-à-dire libres. Plus on a de religion, plus on a de liberté. Les religions les plus imparfaites aspirent à la perfection ; de là vient l'empire immense qu'elles ont exercé, et où, malgré leurs erreurs et malgré les passions qu'elles ont allumées en effet, il faut voir un pressentiment de la vie éternelle. Un homme religieux et moral se soumet au tribunal de sa conscience, parce qu'il voit dans ses sentences les décisions de Celui qui est le fondement éternel de toutes choses. En dehors de la conscience, nous n'avons plus que des apparences et des illusions.

6° *Le besoin de la foi en Dieu.* — Si nous sommes religieux, nous serons aussi vrais avec nous-mêmes, et nous comprendrons que le principe éternel avec lequel nous nous sentons *un* est autre que nous. Nous changeons, il demeure. Aussi la religion est-elle autre chose qu'un rapport de l'homme avec lui-même ; c'est un rapport avec la divinité qui est à la fois en nous et au-dessus de nous.

7° *Les conséquences de l'incrédulité.* — A ceux qui, tout en recon-

naissant un élément divin dans le monde, ne voudraient y voir que l'ensemble des choses, la loi, la force cosmique de l'univers, il est aisé de répondre que tout ordre suppose un ordonnateur, toute œuvre, un ouvrier. Ce qui distingue éminemment un esprit, ce qui le caractérise, c'est qu'il a conscience de lui-même comme d'un être raisonnable et libre. La raison et la liberté, voilà l'essence de l'esprit. Or la marche de l'histoire n'obéit pas à une aveugle nécessité. Elle parle de droit et de justice, par conséquent de liberté, et par conséquent d'esprit. A cette seule condition, on peut concevoir l'enthousiasme du bien et la haine du mal, la noblesse du caractère, la dignité morale. Sans cela, il n'y a que le jeu des forces aveugles de la nature, chacun est, à chaque moment, ce qu'il peut et doit être. Dans cette théorie, la servitude remplace partout la liberté.

8° *Esprit et nature.* — Il ne faut pas, au nom de la science, confondre ce qui est distinct. La nature obéit à des lois qui lui sont inconnues ; et si l'on voit en elle de l'intelligence, la cause en est au dehors d'elle-même. Réduisons la nature matérielle à sa plus simple expression, l'atome. Au milieu de cet océan d'atomes, il y a une pensée, un but qui se montre, donc une raison qui se révèle. C'est l'esprit qui donne à la nature sa valeur, lui qui la forme, qui la gouverne, de sorte que nous pouvons appeler ce monde *surnaturel*. Nous ne statuons pas une opposition entre la nature et l'esprit : ils ne sont pas l'un sans l'autre. L'esprit sans la nature n'agit pas, ne se révèle pas ; la nature sans l'esprit n'est qu'un chaos informe.

9° *L'esprit au-dessus de la nature.* — L'esprit est donc surnaturel, mais il n'est pas contraire à la nature : au contraire, il soutient avec elle un rapport de cause à effet. Les lois de la nature ne sont que les pensées de l'esprit divin, et, à ce titre, elles sont immuables, parce qu'elles sont parfaites. C'est pour cela que la nature nous parle, non le langage confus des éléments, mais celui d'une volonté rationnelle. Bien loin que les sciences naturelles puissent ébranler notre foi en Dieu, elles la purifient et la confirment. Le monde n'a pas en lui-même son explication, mais il est le temple de Dieu, de sa magnificence et de son avenir. Ni Dieu sans monde, ni monde sans Dieu. La piété s'unit à la raison pour proclamer l'Esprit qui règne dans la nature. Il est vrai que les sciences exactes n'ont jamais découvert Dieu. pas plus qu'elles n'ont découvert la vie. Mais s'il est raisonnable de comprendre le compréhensible, il ne l'est pas moins de reconnaître l'incompréhensible comme incompréhensible.

10° *Le Dieu personnel.* — On ne veut pas entendre parler d'un Dieu

personnel, parce qu'on s'imagine que la personnalité de Dieu lui impose une limitation. C'est une erreur. Ce qui constitue la personnalité humaine, ce n'est pas le corps qui est limité, c'est l'esprit qui ne l'est pas, puisqu'il tend à la vérité, à la liberté. Et comment y aurait-il une limite à la personnalité divine, qui est la source même de toute vérité et de toute vie ? S'il n'y avait pas dans l'univers une raison souveraine qui conduit tout, l'esprit humain serait éternellement voué à la vanité et à l'erreur.

Pourquoi trouverait-on irrationnel qu'il y ait dans l'univers entier un esprit qui l'anime et le conduit, quand on admet bien que le corps humain est animé par un esprit qui a conscience de lui-même ? On croit qu'il a un dualisme antiphilosophique à admettre Dieu d'un côté, et de l'autre un univers régi par des lois immuables. Un Dieu personnel, dit-on, se révèle et fait des miracles, ce qui est incompatible avec l'idée de la permanence des lois. C'est là une question à examiner.

11° *La foi traditionnelle sur la révélation et le miracle.* — La notion vulgaire est plutôt contraire que favorable à la piété, qui se plaît à voir Dieu partout, et qui ne peut pas croire qu'il se révèle seulement à certains moments particuliers de l'histoire. Elle est contraire à l'idée de l'unité du monde, puisque celui-ci serait conduit tantôt par des forces qui ne disent rien à l'âme, tantôt par une intervention divine, contraire à l'idée de Dieu, qui n'agirait que de temps en temps, et laisserait, d'habitude, le monde aller sans lui. D'après cette idée, Dieu n'interviendrait du haut de son trône céleste dans les événements de l'histoire humaine que pour se révéler miraculeusement à un peuple élu, qui serait ainsi, à un moment donné, le seul dépositaire de sa pensée.

Une telle notion appartient à un point de vue religieux aujourd'hui dépassé, et qui limite la toute-puissance et l'éternelle activité de Dieu.

12° *Conflit de la science et de la foi.* — En effet Dieu n'est pas seulement personnel : il est la personnalité infinie, la cause suprême, distinct du monde et se révélant par lui, de même qu'un homme révèle, par ses paroles et ses œuvres, l'esprit qui est en lui.

Non, dit-on. L'univers forme un tout si étroitement lié qu'il n'y a nulle place pour une intervention de Dieu. Il faut admettre, ou bien un monde soumis à la loi et sans révélation surnaturelle, ou bien un monde où Dieu règne, mais sans qu'il y ait de lois immuables.

Nous ne pouvons pas admettre cette conception dualiste qui met d'un côté le monde et ses lois, et de l'autre le gouvernement divin.

C'est un seul et même esprit qui se manifeste dans la nature et dans l'histoire, et dans tous les événements de l'une comme de l'autre. Une vraie piété le reconnaît bien, cet esprit, et l'adore avec reconnaissance. La loi du monde est sainte, rien n'y est abandonné au hasard, tout va vers un but, et la mort même sert la vie. N'est-elle donc pas un témoignage que l'Eternel se rend à lui-même? N'oublions pas que, dans toutes les découvertes scientifiques, le savant ne fait que trouver une pensée qui a été avant lui déposée dans le monde.

13° *Les miracles de la magie.* — En un sens, tout est miracle, car tout est mystère pour nous : nous ne pouvons nous rendre compte de l'origine et de la fin de rien. Bannir du monde l'incompréhensible, c'est s'appauvrir en supprimant la cause suprême et la raison dernière des choses. Quant à des miracles qui suppriment l'enchaînement naturel des causes et des effets (la manne du désert, le bâton d'Aaron qui fleurit, l'âne de Balaam, etc.), nous les abandonnons volontiers comme portant atteinte à l'idée de la présence constante de Dieu dans la nature. Ces récits sont nés d'une idée pieuse mais erronée. Au lieu de voir la puissance et la sagesse de Dieu dans les voies ordinaires de son gouvernement ou dans la conscience, le peuple d'Israël les cherchait plutôt dans des miracles. C'est par des miracles que Dieu relève le cœur de ses serviteurs. — Pour nous, nous croyons que l'action directe de son Esprit sur le cœur de l'homme pécheur, pour l'humilier ou le sanctifier, nous donne une beaucoup plus haute idée de Dieu. En d'autres termes, les vrais miracles sont, non pas les miracles de la magie, mais ceux de l'esprit moral.

14° *Les miracles de l'esprit.* — Demander des manifestations extraordinaires de Dieu dans le monde, et négliger celles qu'il donne immédiatement dans l'esprit humain, c'est faire preuve d'une conscience religieuse encore très imparfaite.

On nous dit que Dieu ne peut être limité par rien, qu'étant le Tout-puissant il doit pouvoir à son gré modifier ou suspendre les lois du monde. Nous répondrons, que les lois du monde, physique et morale, étant l'expression même de la pensée et de la volonté de Dieu, on ne peut pas chercher une révélation divine dans la suppression de ces lois mêmes qui la révèlent. Il ne peut y avoir qu'une révélation de Dieu, variable dans ses moyens, mais identique dans son fond.

Ce n'est pas à dire que nous repoussions ou que nous tournions en ridicule des récits de miracles comme ceux que nous trouvons dans l'Ancien Testament. Ils ont une importance historique considérable, comme expression spontanée de la foi d'un peuple à un certain mo-

ment de l'histoire. Ces miracles donnaient une forme sensible à l'idée de la puissance surnaturelle de l'esprit divin. Les héros, les prophètes de ce peuple, ont pu accomplir des actes où éclatait une énergie ou une sagesse remarquable. Et l'imagination populaire aura naïvement attribué des miracles aux hommes que Dieu avait distingués par des dons supérieurs. Aujourd'hui, l'esprit humain, plus éclairé, accomplit sans miracle beaucoup de ces merveilles que l'on expliquait alors par une intervention de Dieu.

Se repliera-t-on sur la circonstance que l'esprit aussi a ses lois ? Certainement il a ses lois, mais auxquelles il n'obéit pas involontairement, comme les astres, par exemple, obéissent à la loi de la gravitation. La liberté de l'homme, sa moralité, n'est pas l'effet d'une illusion. Sans cela, il faudrait dire que ce monde est une maison de force, et que les plus fous sont ceux qui ont cru à la vérité et à la justice, sont ces héros religieux qui, en se sacrifiant pour la vertu, se sont sacrifiés pour une chimère. Il n'y a ni bien ni mal, chacun suit sa nature, et devient, sans y pouvoir rien, soit un Socrate soit un Néron.

15° *Les œuvres de l'esprit.* — On a oublié la différence essentielle qu'il y a entre l'esprit et la nature. Celle-ci, soumise à des lois dont elle n'a pas conscience, n'a pas d'esprit propre. L'homme, au contraire, a son esprit propre, qu'il doit faire valoir par la liberté. Cette liberté est limitée par la nature et par le gouvernement général de Dieu, mais elle n'en est pas moins réelle : l'homme est libre de ses actions et doit dominer sa nature. C'est même parce qu'il est libre, que l'on ne peut pas prédire les événements historiques comme on prédit certains événements de l'ordre naturel.

Il y a entre la nature et l'esprit un lien mystérieux et de profondes différences. La nature est la matière inconsciente sur laquelle l'esprit opère, pour la plier à des fins dont il a conscience. Notre corps est ainsi l'instrument de notre esprit, et, comme le monde, une image de la force créatrice du Dieu éternel. L'action de l'esprit sur la nature est un fait incontestable, quoique le moyen de cette action soit toujours mystérieux. Une parole nous transporte ou nous accable, précipite ou ralentit les mouvements de notre cœur ; les sentiments mettent leur empreinte sur la physionomie et même exercent leur influence sur la santé du corps. Ce n'est pas là une action de la matière sur la matière : ce qui est à l'œuvre, c'est un *quelque chose* qui domine la matière.

Voyez, d'un autre côté, l'explicable influence de certaines personnalités. Un homme se lève au milieu de ses contemporains qui ne le comprennent pas, et prononce une parole qui servira de lumière

aux générations futures. Voilà un esprit qui a eu en lui-même la vérité d'une époque tout entière. Pourquoi cet esprit plutôt que tout autre? Cela ne peut pas s'expliquer par des lois mécaniques ou organiques: il faut, pour une telle manifestation, un acte de cette puissance créatrice qui est souverainement libre.

16° *La conception moderne du miracle.* — Comme nous ne pouvons pas voir le secret des choses, toute action de l'esprit sur la nature est en un sens un miracle. Dieu est le miracle absolu, mais toute vie personnelle, tout acte de liberté a quelque chose de miraculeux. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des personnalités possèdent une large mesure de l'esprit divin, produisent des effets qui paraissent inexplicables à d'autres. Ce pouvoir qu'elles ont n'est pas illimité, car alors celui qui l'exercerait ne serait pas un homme. Il y a des récits de miracles racontant des choses qui n'ont pas pu avoir lieu, comme par exemple une action absolue et immédiate exercée par un homme sur la nature extérieure. D'un autre côté, on peut comprendre l'action d'un esprit sur un organisme humain. Plus une maladie sera en rapport avec un état d'esprit, moins on comprendra qu'une influence purement spirituelle et morale pourra y porter remède. Des guérisons de cette nature sont miraculeuses, si on veut les appeler ainsi; dans tous les cas elles attestent le triomphe de la personnalité libre sur les forces organiques qui ne sont pas libres.

Il est bien remarquable que l'Esprit suprême, quand il se révèle, le fait dans les conditions du fini, et conformément aux lois de la nature. Par-là il fait pénétrer dans les choses terrestres quelque chose d'extra-terrestre, et un souffle de liberté dans les choses soumises à la loi de la nécessité. Ainsi entendu, le miracle est l'expression même de la raison souveraine; il résout l'énigme du monde au lieu de la trancher de force, en montrant le monde matériel servant les desseins du monde moral.

Sous un autre point de vue encore, l'histoire nous fait assister à un grand miracle. A voir les peuples se former, croître, prospérer, puis disparaître, on pourrait croire qu'une loi de fatalité domine l'humanité. Toutefois il n'en est pas ainsi. Les martyrs de la vérité et de la liberté, le respect qui entoure leur mémoire, l'influence qu'ils exercent après leur mort, nous montrent qu'à la longue l'idée morale l'emportera, que la justice sortira victorieuse de tous ses échecs momentanés; et le grand miracle, c'est précisément ce triomphe final de l'esprit qui surmonte les forces aveugles de la nature.

Quelques-uns ne veulent voir le miracle que dans un livre ou chez un peuple particulier. La piété moderne se plaît à le reconnaître dans

le monde, dans la vie sociale, dans le cœur des fidèles. Qui croit au miracle de l'amour divin, laissera les théologiens se disputer sur les autres.

17° *Indépendance apparente de la piété et de la moralité.* — La religion n'est pas la véritable fin de la vie, mais elle est le moyen qui permet de l'atteindre ; et cette fin est avant tout morale.

On prétend, aujourd'hui, que la religion et la morale n'ont rien de commun, que l'on voit des hommes religieux sans moralité, d'autres qui ont un caractère moral irréprochable, et qui n'ont pas de religion. Il y a, dans cette allégation, du vrai et du faux. Beaucoup dépend du sens que l'on attache à ces deux mots. Le plus souvent, on appelle religion un ensemble de croyances apprises, ou de pratiques dévotes. Dans ce cas, il arrive, en effet, que la religion exerce peu d'influence : l'individu vaut plus ou vaut moins que sa religion, suivant son tempérament, son éducation, ou d'autres circonstances accidentelles.

Nous entendons par moralité la disposition à chercher, par l'effort d'une volonté libre, des fins raisonnables et saintes. La vie morale est conduite par la raison, par des principes, et non par des passions, ou par des impulsions instinctives de la chair et du sang.

18° *Influence de la religion de la nature sur la moralité.* — On ne peut pas, historiquement, contester l'influence des idées religieuses sur la moralité. L'histoire n'admet pas une telle assertion. Les religions païennes, ou naturelles, qui avaient des dieux indifférents, cruels ou impurs, ont amené des mœurs cruelles ou dissolues chez leurs sectateurs. Quand leurs dieux se laissaient aller aux passions humaines, pourquoi les Grecs auraient-ils cherché à valoir plus qu'eux ? Et, en général, pourquoi l'homme ferait-il effort pour être bon et miséricordieux, quand la divinité participe de notre égoïsme et de nos haines ? Aussi la religion naturelle avait-elle admis comme fondamentale la séparation des classes entre esclaves et libres, entre oppresseurs et opprimés.

19° *Influence des religions de l'esprit sur la moralité.* — D'un autre côté, le peuple juif est, parmi d'autres, un illustre exemple de l'influence d'une religion de l'esprit. Il a cru à sa vocation divine, et cela lui a donné, pendant trente siècles, une force nationale incomparable. Près de nous, le catholicisme et le protestantisme, animés de deux principes religieux différents, ont enfanté deux sociétés différentes, l'une plus extérieure, plus facile à conduire par les sens, plus prompte à se soumettre au joug, l'autre plus morale, plus repliée sur elle-même, plus austère et plus libre. Le protestantisme a brisé les chaînes

de l'autorité, de la tradition : aussi forme-t-il des hommes plus résolus, plus entreprenants. En fait, c'est une étrange superstition que de prétendre que la religion et la morale n'ont pas de rapports réciproques. Si la religion rattache la terre au ciel, comme on dit, ce n'est qu'en nous unissant à Celui qui nous a donné, à la fois, la vie et ses devoirs.

20° *Dangers moraux de l'irréligion.* — Cette thèse, que la religion n'a rien à faire avec la morale, sert admirablement les intérêts du clergé, ou de la domination ecclésiastique. On a peur de la religion parce qu'on la confond avec le cléricalisme, avec l'obscurantisme, et on croit devoir la combattre, sans se douter que l'on prépare ainsi un triomphe éclatant au parti clérical lui-même. Pour tenir en respect ceux qui abusent de la religion et qui en font un instrument de domination, il n'y a rien de tel que la religion elle-même. A mesure qu'elle sera mieux comprise et plus répandue, la puissance du clergé ira en décroissant. Le clergé met une séparation entre la religion et la vie réelle, parce que, à son point de vue, la vie est une chose vulgaire et profane que la religion vient sanctifier du dehors. Ceux qui proclament l'indépendance absolue de la religion et de la morale, et qui veulent ainsi reléguer la religion dans le ciel, se trouvent donc plaider, au fond, quoique par des motifs différents, la même cause que les cléricaux. Ce conflit entre la science et la religion, nous empoisonne la vie à tous. La discussion, qui doit avoir lieu, qui est bonne en elle-même, sera souvent conduite avec amertume. Les uns sont obstinés dans leur conservatisme, et ne veulent rien apprendre, d'autres ne veulent consulter que leur intelligence, leurs facultés critiques. De part et d'autre il manque un élément divin de conciliation : l'amour.

21° *L'amour, comme lien de la piété et de la moralité.* — On dit avec raison que l'égoïsme est inhérent à l'homme, et que, dans une certaine mesure, comme sentiment de conservation personnelle, il est légitime. Mais du moment où cet instinct de conservation devient dominant, où l'individu agit comme si le but de sa vie était de se conserver, ce sentiment devient péché et enfante des maux sans fin. Quand un homme fait de sa petite personnalité le centre de l'univers, sa raison, sa conscience, sa volonté tout en est affecté. Les instincts inférieurs demeurent seuls chez lui : s'il ne rompt pas tous les liens avec la société, c'est qu'il ne le peut pas, mais il ne vit plus avec les autres qu'en vue de ses intérêts particuliers. L'idéal, le devoir, l'humanité, ne sont plus pour lui que des mots vides de sens. C'est assez dire que la vie devient misérable.

L'amour, au contraire, aggrandit et enrichit la vie de chacun de la vie de tous. Il fait tomber les barrières qu'élèvent entre les hommes les préjugés, les diversités de race, de religion, de position, il fait consoler les affligés, relever les petits, tomber les armes de la main des guerriers, voir l'image de Dieu chez les plus dégradés. Une vie sanctifiée par l'esprit et le travail de l'amour, est une vie parfaite. Elle rapproche ce que l'égoïsme a séparé. Or l'amour procède de la religion : il est lui-même la religion. Dieu est amour. Plus étroite est la communion que nous avons avec lui, plus notre nature se purifie de tout sentiment égoïste. L'amour est donc le lien qui unit la piété et la moralité.

TH. BOST.

PHILOSOPHIE.

CHR. SIGWART. — B. SPINOSA ET SON TRAITÉ DE DIEU, DE L'HOMME ET DU BONHEUR¹.

Lorsque, en 1862, M. van Vloten publia le petit traité de Spinoza sur Dieu, l'homme et le bonheur, avec une traduction latine², différentes voix proclamèrent d'un commun accord l'importance de cet écrit pour ceux qui voudraient connaître le chemin parcouru par l'auteur avant d'arriver à son point de vue définitif. Mais on ne fut pas moins unanime à critiquer l'éditeur et sa traduction. Il avait négligé, en effet, de rapporter quoi que ce soit sur les deux manuscrits hollandais dont il s'était servi : il n'avait pas examiné non plus de quelle époque ils dataient, ni si l'un était copié sur l'autre ; il avait déclaré qu'il suivrait tantôt l'un tantôt l'autre, mais sans dire où, ni pourquoi. La traduction renfermait des fautes nombreuses ; souvent elle ne répondait pas au texte imprimé en face, parce que M. van Vloten, cela s'est découvert par la suite, avait imprimé le texte d'un des manuscrits et fait sa traduction d'après l'autre. Il était absolument nécessaire d'obtenir avant tout des renseignements sur les manuscrits.

¹ *Benedict de Spinoza's kurzer Tractat von Gott, dem Menschen und dessen Glückseligkeit*. Auf Grund einer neuen von Dr Antonius van der Linde vorgenommenen Vergleichung der Handschriften ins Deutsche übersetzt, mit einer Einleitung, kritischen und sachlichen Erläuterungen begleitet, von Dr Chr. Sigwart. Tübingen 1870. — 1 vol. in-8 de 232 pages.

² Voy. le *Compte-Rendu* de mars, 1870, p. 176, etc.